

# La manufacture de poêles de faïence des Vogt à Paris

1821–1919

Il y a plus de vingt années maintenant, au printemps 1985, un coup de téléphone singulier fut à l'origine d'une enquête sur la réhabilitation de l'îlot bordé par la rue de la Roquette, la rue Basfroi, le passage Basfroi et le passage Charles Dallery. Il a permis à l'un des habitants de cette dernière voie d'attirer l'attention sur l'immeuble sis au n° 30 du passage Charles Dallery.

De prime abord, cet habitant me demanda de venir le voir chez lui. Ne le connaissant pas, je me montrais peu compréhensive, mais la phrase suivante me convainquit: *Vous viendrez me voir lorsque vous saurez que j'habite dans un four à porcelaine*. Immédiatement rendez-vous fut pris; mon interlocuteur me recommanda de venir en plein jour, accompagnée de mon mari, le coin étant mal famé. L'immeuble vétuste était alors occupé en grande partie par des chiffonniers qui entreposaient d'importantes quantités de marchandises dans d'anciens et vastes fours rectangulaires voûtés en plein cintre, (fig. 1). Ce n'était donc pas une manufacture de porcelaine, mais une fabrique de poêles. Le domicile de mon interlocuteur comportait aussi le puits avec sa margelle signalé dans les anciens inventaires. Bien que voûté en plein cintre comme un four de poêlier, il s'agissait du *marchoir*, endroit où les ouvriers foulait la pâte de leurs pieds nus, ce qui nécessitait l'eau du puits.

À notre connaissance, il s'agissait alors du seul immeuble parisien ayant conservé des fours à céramique et un puits. Malheureusement toutes les démarches pour conserver cet ensemble demeurèrent vaines, et l'office d'HLM qui avait acheté le terrain, démolit la manufacture de poêles en 1988, ne conservant *in situ* que deux fragments de fours.

Situé dans le faubourg Saint-Antoine, dans une voie annexe de la rue de la Roquette, laquelle

## Régine de Plinval de Guillebon



1. La cour du 30 passage Dallery en 1985.  
Photo Commission du Vieux Paris.

était renommée au XVIII<sup>e</sup> siècle par le nombre et l'importance des manufactures de céramique, cet immeuble était alors le seul témoin architectural de la fabrication des faïences et notamment des plaques de grandes dimensions utilisées à des fins architecturales et au montage des poêles. Or, Paris fut pendant deux siècles l'un des plus grands centres français de fabrication des poêles avec la Lorraine et l'Alsace.

Dans cette rue de la Roquette se trouvaient la faïencerie d'Ollivier dont le célèbre poêle représentant la Bastille, exécuté en 1789, fut offert par lui à la Convention<sup>1</sup>, celles de Guénaut, de Robillard, de Dicque, fabricant simultanément de la vaisselle et des poêles, ou bien les établissements des poêliers Kropper ou Tourasse, tous deux établis depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle. N'oublions pas la faïencerie Pavie établie dès le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, connue pour les pots d'apothicaire de l'abbesse de Chelles et ses porcelaines tendres, et, au XIX<sup>e</sup> siècle

cle, la manufacture de porcelaine des Darte

L'*Almanach du commerce* de 1810 ne citait pas moins de sept faïenciers rue de la Roquette et, témoins de l'importance de ce commerce en ce lieu, deux fabricants de province y avaient installé leur dépôt parisien : Bonneau de l'Etang, de Nevers, et les frères Paillard, de Chantilly.

Dans son *Histoire de la céramique* publiée en 1892, l'historien de la céramique Edouard Garnier,

2. Victor Vogt (1808–1845), fils du fondateur de la manufacture.

3. Rose Seeber (1815–1888) épousa Victor Vogt en 1832. Après la mort de son mari en 1845, elle assuma la direction de la manufacture jusqu'à ce que son fils Victor II soit en âge de la reprendre.



soulignait que l'histoire des manufactures de faïence de Paris restait à faire et rappelait que la fabrication des poêles continuait, mais sans avoir rien conservé de son caractère artistique rivalisant avec les plus charmantes conceptions architecturales du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le développement du machinisme donna un nouvel essor à la fabrication de la faïence à Paris au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. La manufacture de faïence, destinée surtout au montage des poêles, fondée par Vogt en 1821, l'une des plus importantes du XIX<sup>e</sup> siècle, en est un exemple particulièrement intéressant.

Peu connue jusqu'ici, un siècle après Garnier, l'étude de la faïence à Paris a été abordée par nous depuis dix sept ans dans diverses publications : en 1990 : « Les céramistes du faubourg Saint-Antoine avant 1750 », puis en 2002 : « Les céramistes du faubourg Saint-Antoine avant 1750. Fabrication et commerce. Le point des recherches en 2002 », deux articles copieux parus dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*<sup>2</sup>.

Nous avons traité plus largement de cette période ainsi que des époques postérieures, en 1995 dans *Faïence et porcelaine de Paris XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*<sup>3</sup>.

### *La famille Vogt et la manufacture*

Georges Gaspard Vogt, alors âgé de 38 ans, était déjà fabricant de poêles 14, rue Basfroi, l'une des voies bordant le pâté de maisons comprenant

l'immeuble où il créa une manufacture en 1821<sup>4</sup>. Notons que la numérotation des maisons de Paris a changé à diverses reprises depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle.

Il était né le 13 novembre 1782 à Albersweiler, dans le Palatinat et était fils du maître potier Johann Michel Vogt, originaire de Böchingen aussi dans le Palatinat. Tous deux furent recensés en 1800 à Albersweiler. Georges Gaspard fit son apprentissage à Strasbourg, chez le célèbre poêlier Huguelin. Il arriva à Paris au début du XIX<sup>e</sup> siècle et, en 1808, à Paris, il épousait sans contrat Barbe Birckel, originaire de Haguenau<sup>5</sup>. Vogt devait être peu fortuné car il déclara, lors du décès de son épouse en 1854, n'avoir jamais recueilli de succession. De son côté, M<sup>me</sup> Vogt avait reçu celle de sa mère, décédée à Haguenau en 1817, succession qui ne présentait aucun actif<sup>6</sup>. M<sup>me</sup> Vogt travaillait aussi à la manufacture et, dans certains actes, les deux époux étaient qualifiés de *poêliers*<sup>7</sup>. Georges Gaspard mourut le 4 janvier 1861 âgé de 78 ans.

Quatre enfants naquirent de ce mariage et tous s'établirent dans le commerce : un fils, Joseph

Gaspard Victor, qui succéda à son père, et trois filles, dont l'une, Marguerite Joséphine, épousa en 1829 Jacques Dumas, alors maître serrurier qui, par la suite, devint fabricant de poêles rue de la Fontaine-au-Roi, la deuxième un doreur sur bois et la troisième un fabricant de tabac bavarois.

Joseph Gaspard Victor (1808-1845) (fig. 2), épousa en 1832 Antoinette Rose Seeber, une jeune montmartroise de 17 ans, fille d'un marchand de vins traiteur, originaire du Palatinat, et nièce d'un marchand de cachemire, Jean Louis Joos<sup>8</sup>. Le futur, qui était *employé chez Monsieur son père*, apportait 800 francs en hardes, linge et habits, et une dot de 10 000 francs en avance d'hoirie sur la succession du premier mourant de ses père et mère. La future faisait état de 1 000 francs d'économies et d'habits, et ses parents lui donnaient, en trousseau et mobilier, l'équivalent d'une somme de 5 000 francs.

Trois ans après ce mariage, le 4 juin 1835, les parents Vogt consentirent au jeune ménage un bail de dix-huit ans, moyennant un loyer annuel de 4 000 francs, concernant tous les locaux de la manufacture tels que nous les décrivons plus loin. En étaient cependant exclus une partie d'un bâtiment à gauche en entrant par la porte cochère, et le jardin clos de murs que les parents Vogt se réservaient pour y habiter. La jeune madame Vogt, n'étant pas encore majeure, dut ratifier le bail par la suite, le 23 mai 1839<sup>9</sup>.

Joseph Gaspard Victor ne dirigea la manufacture que pendant neuf années car il mourut prématurément à l'âge de 37 ans, le 26 octobre 1845. Sa jeune veuve, tutrice des quatre enfants dont l'aîné, Georges Victor, avait alors 11 ans, et le dernier, Georges, 2 ans, demanda au président du Tribunal civil de première instance de la Seine à être autorisée à gérer et administrer le fonds important de fabrique et de vente de poêles en fayence exploités dans les lieux où il est actuellement. Vogt père ayant donné son consentement à sa bru et le président du Tribunal son autorisation, la jeune Madame Vogt prit la direction de la manufacture<sup>10</sup> et par la suite fut qualifiée de *fabricante de poêles* (fig. 3).

La prisée du mobilier du ménage Vogt-Seeber fait apparaître une aisance certaine, avec des meubles en acajou et marbre Sainte-Anne, des porcelaines décoratives sous leur *cage de verre*, un certain nombre de pièces d'argenterie (couverts, timbales, cafetière, sucrier, ronds de serviette) trois montres,

une tabatière en or, quelques bijoux dont des boutons de chemise et une *bague de femme solitaire diamant prisée 90 francs*<sup>11</sup>.

Lorsque la liquidation de la succession intervint en 1857, l'actif dépassait largement 200 000 francs. Le compte de tutelle nous apprend que les deux fils aînés, Georges Victor et Jean Joseph, étaient dans une pension qui coûtait 1 200 francs par an, et la fille, Louise Charlotte, dans une autre pension, plus simple, à 650 francs par an. Une domestique tenait la maison moyennant 50 francs de gages par trimestre<sup>12</sup>.

Cette liquidation de succession s'imposait car, quelques mois plus tard, Georges Victor (fig. 4), le fils aîné de Joseph Gaspard Victor et d'Antoinette Seeber, épousait une jeune fille du quartier, Marie Amélie Désirée Drouard, fille d'un fabricant de poterie, qualifié de négociant dans le contrat, demeurant 11, rue Popincourt.

Le futur apportait ses droits dans la succession de son père (soit 13 835,26 francs), ses droits non encore liquidés dans la succession de sa grand-mère paternelle (Vogt Birckel) et une avance d'hoirie de 12 239 francs sur la succession de sa mère. La future, âgée de 17 ans, avait une dot de 50 000 francs, dont 2 000 en trousseau et 48 000 en espèces<sup>13</sup>.

La *fabricante de poêles* avait-elle déjà passé la direction de la fabrique à son fils aîné âgé de 24 ans? C'est possible, car, dans son contrat de mariage, il était qualifié de *fabricant de poêles de fayence*, mais seulement d'*employé* dans l'acte d'état civil.

Trois ans plus tard, le fondateur de la manufacture, Georges Gaspard, mourut, le 4 janvier 1861, dans la petite maison dépendant de la fabrique et dont il s'était réservé la jouissance. Lors de la liquidation de sa succession, trois successions furent en cause: la sienne propre, celle de sa femme Barbe Birckel et celle de son fils Joseph Gaspard Victor. La présence d'un mineur, Georges Vogt, fils cadet de Joseph Gaspard Victor, nécessita une instance judiciaire et la vente des biens.

Georges Victor, âgé de 27 ans, avait seul la responsabilité de la manufacture et se porta acquéreur de l'immeuble moyennant la somme de 135 000 francs, sur une mise à prix de 80 000. Sa mère, Antoinette Rose Seeber, qui habitait alors 14 rue de Rivoli, acquit pour la somme de 147 000 francs sur une mise à prix de 90 000, une autre maison dépendant de la succession, aussi

à usage de manufacture de poêles, qui avait été acquise en 1833 pour Frédéric Birckel, fils d'un premier lit de Barbe Birckel, et qui était sise 66, rue de la Fontaine-au-Roi à l'angle de la rue Saint-Maur. Cette manufacture était toujours exploitée par Marguerite Joséphine Vogt, fille de Georges Gaspard et veuve de Jacques Dumas. Le total de la succession de Georges Gaspard se montait à plus de 415 000 francs<sup>14</sup>.



4. Victor II Vogt (1834–1923).  
Il épousa en 1858 Désirée Drouard, fille d'un fabricant de poteries de la rue Popincourt.

5. Léonce Debaecker, en 1893, gendre de Charlotte Vogt, dernier propriétaire de la manufacture qu'il acquit en 1878 et ferma en 1919. Il avait repris aussi la fabrique Dumas, rue de la Fontaine-au-Roi, où Théodore Deck fut contre-maître.



cile à évaluer. Il fut estimé 10 000 francs en 1857 dans la succession de Joseph Gaspard Victor<sup>18</sup> et vingt ans plus tard, en 1877, Georges Victor le vendit à Debaecker pour 50 000 francs en espèces d'or ou d'argent<sup>19</sup>. Quant au matériel, il n'est chiffré ni dans l'une ni dans l'autre cession.

Par contre, les marchandises ont fait l'objet d'un état détaillé en 1845 et en 1877, et nous y reviendrons. Au décès de Joseph Gaspard Victor, en 1845,

Georges Victor devint donc propriétaire de la manufacture du passage Dallery – fonds de commerce et immeuble – et y exerça son métier jusqu'en 1877. Il vendit alors le fonds de commerce à Edouard Edgar Léonce Debaecker (fig. 5), employé de commerce, son neveu par alliance (étant le gendre de Charlotte Vogt) et assortit cette vente d'un bail de dix-huit ans pour la totalité des bâtiments *les uns propres à l'habitation, les autres propres à l'exploitation de l'industrie de MM. Vogt et Debaecker, cours et dépendances*, moyennant un loyer annuel de 10 000 francs, la jouissance partant du 1<sup>er</sup> janvier 1878<sup>15</sup>.

La manufacture cessa son activité probablement en 1919<sup>16</sup>. Debaecker avait su lui donner d'importantes dimensions, car, entre-temps, il avait repris la fabrique de Dumas, rue Fontaine-au-Roi, dans laquelle le grand faïencier Théodore Deck, lui aussi venu de chez Huguelin, avait fait ses débuts à Paris en 1847 et y était revenu comme contremaître en 1851<sup>17</sup>.

L'importance du fonds de commerce est diffi-

leur estimation s'élevait à la somme de 32 859,70 francs<sup>20</sup> et lors de la vente à Debaecker, elle atteignait 103 007,34 francs, ramenée à 88 903,45 francs, comme prix de reprise<sup>21</sup>.

### *La technique et la fabrication*

En 1846, un ancien fabricant de poêles, Boyer, donnait la définition suivante d'un poêle : *Le poêle est un grand fourneau rond ou carré, de terre ou de métal, qui a un conduit par où s'échappe la fumée, une porte sur le devant à sa base pour y introduire le combustible, à fermeture en tôle, entouré de plusieurs cercles de cuivre pour le rendre plus solide, et surmonté de tuyaux soit en terre, soit de cuivre ou de tôle*<sup>22</sup>. Notre auteur ajoutait qu'à Paris on distinguait les poêles par des numéros de 1 à 6 pour indiquer les différentes tailles. Les poêles en faïence étaient composés de carreaux assemblés entre eux par un ciment, puis complétés par des éléments métalliques.

Avant d'écrire son chapitre sur les poêles pour le *Traité des arts céramiques...*, dont la première



édition est datée de 1844<sup>23</sup>, Alexandre Brongniart se rendit à la manufacture Vogt. Les archives familiales Vogt conservent une lettre inédite de Brongniart datée du 20 avril 1844, adressée à *Monsieur Victor Vogt, fabricant de poêles en faïence, rue de la Roquette n° 74*, et ainsi conçue : *Vous avez eu la bonté, Monsieur, de me faire voir de jolies plaques de poêles et des tables que vous ornez d' une manière qui m'a paru très ingénieuse. J'en dis quelques mots dans un ouvrage que je fais sur les poteries, faïences, porcelaines, etc. Je voudrais en parler avec exactitude et pour cela j'aurais besoin de vous revoir...* De fait, Brongniart consacra plusieurs pages à la *Faïence pour poêles et plaques ou panneaux de cheminée*. Il soulignait la difficulté de ce type de fabrication, les plaques devant résister sans se fendre à une haute température reçue presque directement, et il remarquait que, même si elles sont bien faites et ne se fendent pas, elles se fendillent de toutes parts.

Après avoir donné la formule *des pâtes des poêles de Paris* faites avec l'argile plastique se trouvant à peu de profondeur au-dessus des couches de calcaire grossier du plateau de Gentilly, à Arcueil, Vanves, Vaugirard ou Ivry, du sable argilo – ferrugineux de Belleville et d'un peu de ciment résultant de terre cuite et de faïence broyées<sup>24</sup> – tous éléments se trouvant à proximité de Paris et expliquant la présence de poêliers dans la capitale – Brongniart abordait le problème du fendillement ou *gerçure*.

Selon lui, le premier fabricant de poêles qui ait remédié aux gerçures était Pichenot, rue des Trois – Bornes, qui, par la suite, deviendra le beau-père de Jules Lœbnitz, célèbre pour ses compositions de céramique architecturale, notamment aux expositions universelles de 1878 et 1889 à Paris. Pourtant, Brongniart ne pouvait pas ignorer que, de 1841 à 1843, un procès opposait Pichenot à Vogt, Birckel et Scheib lui aussi poêlier rue de la Roquette (sa petite-fille épousa Jean Vogt, frère de Victor II et de Georges). En effet, dans son *Traité*, Brongniart citait les expertises du chimiste Barral, défenseur victorieux de Vogt, Birckel et Scheib.

Pichenot avait pris des brevets d'invention pour une pâte qui évitait les gerçures, les 25 mai, 18 septembre et 19 octobre 1840. Puis, le 3 mars 1841, il attaqua Vogt, Birckel et Scheib en contrefaçon. Après de longues expertises prouvant que les brevets pris par Pichenot ne s'appliquaient pas à une nouvelle invention mais que les procédés étaient

déjà décrits dans divers ouvrages, Pichenot fut déchu de ses brevets et condamné aux dépens le 13 janvier 1843. Pichenot fit appel, mais il ne semble pas avoir poursuivi la procédure car, dans un grand élan philanthropique, il céda à ses confrères la faculté d'exploiter son brevet<sup>25</sup>.

Pendant, Vogt, *habile fabricant de poêles*, était loué par Brongniart pour ses plaques bien glacées de très grandes dimensions : 3,50 mètres de haut sur 0,50 mètre de large, ainsi qu'une table rectangulaire de 1 mètre sur 0,60 mètre, ce qui nécessitait à la fois une grande maîtrise de son métier et des installations importantes, notamment pour les fours.

Comme nous l'avons vu, Brongniart avait surtout été intéressé par le procédé de décoration des plaques et carreaux des poêles, de différents fonds de couleurs sur lesquels Vogt avait mis des ornements et des figures au trait de diverses couleurs par un procédé analogue à celui des anciennes faïences d'Oiron de l'époque de Henri II. Brongniart en donna le procédé illustré. Vogt fabriqua ainsi des poêles et des dessus de table richement ornés de niellures par incorporation de terres colorées. Le procédé était compliqué, bien que le rapport de l'Exposition des produits de l'industrie de 1844 à Paris le qualifiât de *sûr et de prompt*<sup>26</sup>. Selon Théodore Deck, ce procédé aurait été introduit en France par Huguelin père, fabricant de poêles à Strasbourg qui, lui-même, le tenait d'une fabrique berlinoise<sup>27</sup>.

Les procédés les plus courants de décor des poêles étaient le moulage et l'estampage, ce dernier pratiqué par l'*estampeur* dont le talent se réduisait à savoir bien pousser la terre dans le moule pour imprimer les sujets. La coloration pouvait être bronzée, mordorée ou marbrée<sup>28</sup> ou bien encore verte, brune, bleu gris, soit en émaux stannifères, soit en émaux colorés transparents, ce qui donnait un aspect plus agréable que le blanc *qui était la coutume générale*<sup>29</sup>.

Comme dans toute fabrication de céramique, la difficulté provenait de la cuisson. Dans nos pays, les fours les plus communément employés pour cette fabrication ont la forme d'un demi-cylindre couché, d'un parallélépipède voûté dont la partie supérieure est percée d'orifices qui font office de cheminée<sup>30</sup>. Cette description correspondait en 1985 aux constructions de l'immeuble du 30 passage Dallery (fig. 6). Le foyer, placé dessous, était séparé du laboratoire par une voûte également

percée d'orifices pour permettre à la flamme de se tamiser dans l'intérieur du four. Si Brongniart n'a pas donné de reproduction de four de poêlier parisien, nous avons le plan et les coupes de deux fours de Pichenot, rival de Vogt<sup>31</sup>, ainsi que la coupe du four du potier de terre Binet établi non loin de Vogt, 9, rue Saint-Sabin<sup>32</sup>. C'est toujours la même conception de four rectangulaire voûté formant deux compartiments superposés : la labora-



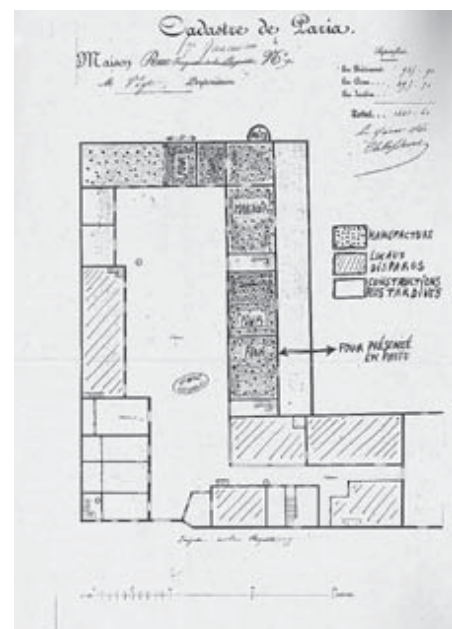
mouleur. Presque tous les autres étaient occupés au montage et à la manutention<sup>33</sup>.

### Que fabriquait-on chez les Vogt ?

Deux documents manuscrits inédits, l'un de 1845, l'inventaire après décès de Joseph Gaspard Victor Vogt, l'autre de 1877, celui de la vente Vogt à Debaecker<sup>34</sup>, nous donnent des renseignements précis ainsi que les rapports des jurys de

6. L'un des quatre fours de la manufacture tel qu'il existait en 1985. Haut. 3,10 m, prof. 3,2 m, larg. 2,20 m. Photo Commission du Vieux Paris.

7. Plan de la manufacture Vogt en 1740. En 1985, seuls les bâtiments hachurés avaient disparu. Archives nationales, F3163.



toire en bas, et l'enfer – l'endroit le plus chaud – en haut. Pour le chauffage, Binet utilisait la houille puis le bois en fin de cuisson. Celle-ci demandait douze heures de petit feu puis vingt-six de grand feu. Il fallait attendre le refroidissement complet de longues heures – 36 à 38 – avant de démurer le four.

D'autres opérations étaient alors nécessaires pour le montage du poêle : assemblage des diverses parties en faïence (socle, plaques, table, corniche, tuyau, couronnement), puis la pose des pièces métalliques (cercles, porte, galerie). Toutes ces opérations nécessitaient des locaux importants, avec un puits indispensable pour le lavage des terres. Chez Vogt, il y avait en 1852, quatre fours, une machine à vapeur de huit chevaux, un générateur de forces de douze chevaux, ainsi qu'un grand nombre d'ouvriers. On en dénombrait 76, dont quatre à la forge, au manège et à l'écurie de trois chevaux, deux aux moules, deux à la chambre des machines à vapeur, deux au générateur de force, un au marchoir pour fouler la pâte et un seul

l'Exposition des produits de l'industrie de 1844 à Paris et ceux des expositions universelles de Paris en 1878 et 1889.

En 1845 les poêles étaient de formes rondes ou carrées, *octogones* ou *dodécagones*. Les ronds et les carrés étaient proposés en six tailles désignées par des numéros de 1 à 6, soit pour les poêles ronds un diamètre de 33 à 46 centimètres. Ils étaient fournis avec ou sans four, avec foyer en fonte ou en brique, avec ou sans *marmite*, avec *bouche*, ou encore munis de roulettes. Un autre modèle était dit à *pirouette*. Enfin, ils pouvaient être destinés à occuper des niches ou des encoignures<sup>35</sup>.

Selon le rapport du jury de l'Exposition de 1844 présidé par Brongniart, qui lui décerna une médaille de bronze, Vogt a mis des poêles de diverses dimensions très agréablement décorés [...] Il décore des carreaux dont l'assortiment fait le poêle, de dessins coloriés qui, isolés, présentent comme une mosaïque d'ornements, ou qui, réunis, offrent un ensemble d'ornementation<sup>36</sup>.

La mode était au gothique, mais on faisait aussi

un modèle cannelé et un autre à ornements bleus. Des carreaux de cheminée pouvaient être livrés dans d'importantes dimensions : 19 × 70 ou 80 cm, ou 51 × 77 ou 92 cm. Des statues d'amours et des candélabres étaient également cités dans l'inventaire de 1845.

L'estimation de ces *marchandises* dans la succession de Joseph Gaspard Victor (1845), donc à un prix hors commerce, fut faite par les deux poêliers



8. Facture à en-tête de Georges Gaspard Vogt, du 16 octobre 1829, pour un *poêle demi-rond de 24 de face, à deux bouches de chaleur, colonne à fût de 4 pieds...* 135 francs. Signé: *Mr Vogt dit Gaspard*. Coll. Debuisson.

9. Panneau de 40 carreaux représentant un lansquenet. Vers 1875. En 1985 était scellé sur la façade de la fabrique. Conservé *in situ*. Photo Thierry Lanllier.



10. Panneau de carreaux de deux tailles différentes. Brongniart a expliqué et illustré ce procédé dans son *Traité des arts céramiques*. En 1985 était scellé sur la façade de la fabrique. Conservé *in situ*. Photo Thierry Lanllier.

proches de la famille : Frédéric Birckel, 58, rue de la Fontaine-au-Roi, et Joseph Scheib, 59, rue de la Roquette<sup>37</sup>. Un poêle n° 1, grand modèle à four, fut estimé 9 francs; un autre de la même taille, mais cerclé, à galerie et à four : 11 francs; un poêle rond de 49 cm, à bouche, 20 francs.

En 1877, les poêles étaient devenus beaucoup plus grands et portaient alors le nom de calorifères lorsqu'ils étaient munis d'un dispositif spécial (fig. 16). Cependant on dénombrait encore des poêles ordinaires à 40 francs, des poêles carrés n° 1 à 18 francs, d'autres carrés à socle pour 60 francs. Un poêle carré de couleurs valait 100 francs, les calorifères carrés 70 francs, et les *ronds extra-grands*, 120 francs. À ces prix, il fallait bien entendu ajouter les colonnes et les couronnements. Les décors cités étaient la couleur brune et les *motifs mosaïque*<sup>38</sup>.

Le rapport de l'Exposition universelle de 1878 à Paris<sup>39</sup> confirme cette orientation de la fabrication des deux principaux poêliers parisiens Vogt et Lœbnitz : *nous sommes heureux de constater la*

*nouvelle industrie introduite dans les habitudes françaises par MM. Vogt et Lœbnitz. Les poêles gigantesques sont d'une architecture élégante et majestueuse, leur vernis chatoyant. M. Vogt en a trois exemplaires de formes et de couleurs variées. Tout est en équilibre dans cette fabrique sévère et cependant si décorative. Nous souhaitons la bienvenue à son successeur, M. Debaecker; nous avons l'assurance qu'il continuera les traditions loyales de*

*M. Vogt que nous regrettons de ne plus voir parmi nous.*

À l'exposition de 1889, le rapporteur de la section céramique n'est autre que Jules Lœbnitz qui, de ce fait, est hors concours. Notons que son ancêtre Pichenot avait fondé sa manufacture en 1833, soit 12 ans après la création de la fabrique de Vogt. Léonce Debaecker obtint une médaille d'or pour *des poêles en faïence; des carreaux et des panneaux pour cheminée très bien fabriqués et soigneusement décorés [...] des vases sur fût d'une bonne forme et d'un beau décor avec contours gravés dans la terre [...] des faïences d'architecture[dont] une plaque décorative avec terres de couleurs incrustées sous couverte [qui] est d'un aspect fort agréable et attire particulièrement l'attention*<sup>40</sup>.

Peu d'exemples de la fabrication de cette manufacture subsistent, probablement en raison de son caractère utilitaire. Toutefois, à la suite de l'exposition de 1844, où il avait reçu les éloges de Brongniart, Vogt donna au musée national de Céramique de Sèvres un carreau de poêle à décor



11. Poêle émaillé vert d'inspiration Renaissance, avec un écu armorié et des hommes d'armes. Conservé *in situ*. (Photo Thierry Lanllier).



12. Détail du poêle: un des hommes d'armes à côté d'une chimère d'angle. (Photo Thierry Lanllier).

13. Projet du poêle aux hommes d'armes. Haut. 1,20 m.

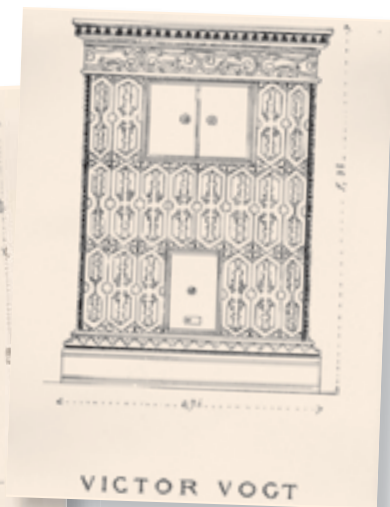
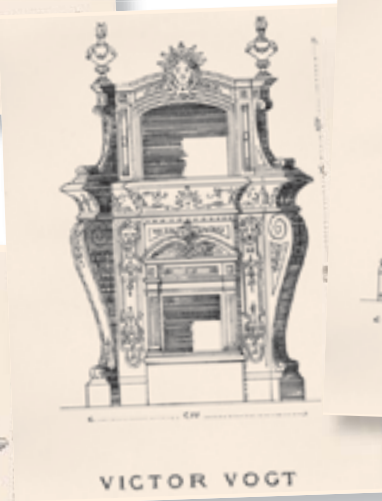
14. Projet de cheminée accostée de colonnes. Haut. 2,20 m.

15. Projet de cheminée sommé d'un masque et de pots à feu. Haut. 1,95 m.

16. Projet de poêle calorifère-chauffe-plats. Ce modèle qui, en brun, vert ou blanc, équipa de nombreux immeubles haussmanniens, existe encore 24 rue de l'Université à Paris (Repr. en couverture de *Paris Patrimoine*, n° 3, 2007).

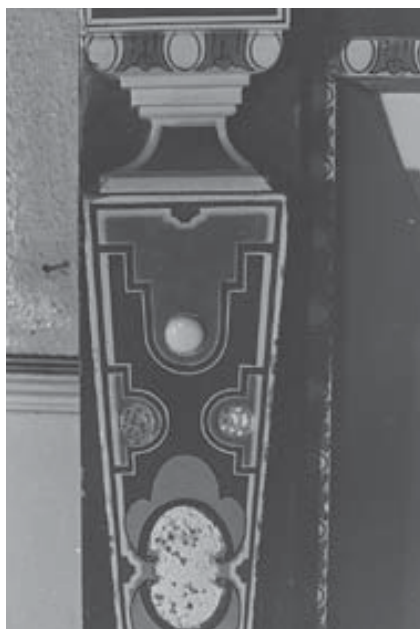


17. Grande plaque à décor orientalisant au rocher percé et branchages fleuris. Bien que portant la marque en creux de Vogt, on peut supposer que ce décor est dû à Deck, peint sur une plaque de Vogt et cuit chez Vogt. Haut. 1,40 m. Limoges, Musée Adrien Dubouché.





polychrome (inv. 1891). Cependant, un poêle complet est conservé sur le site de l'ancienne manufacture à l'adresse actuelle 100, rue de la Roquette. C'est un grand poêle monumental rectangulaire de 1,20 mètre de haut, de style Renaissance, avec un décor en relief d'armoiries fantaisistes encadrées de deux hommes d'armes de belle allure, supporté aux angles par deux cariatides. Une frise surmontée d'une corniche moulurée et un socle



18. Détail d'une cheminée qui existait en 1985 dans la manufacture Vogt. Décor noir, jaune.

19. Marques en creux de Victor Vogt et de Debaecker.



complètent l'ensemble, le tout recouvert d'un superbe vernis vert. Il existait également au même endroit une cheminée en faïence à fond jaune et décor brun noir dont les éléments de grandes dimensions démontrent la maîtrise du fabricant (fig. 18).

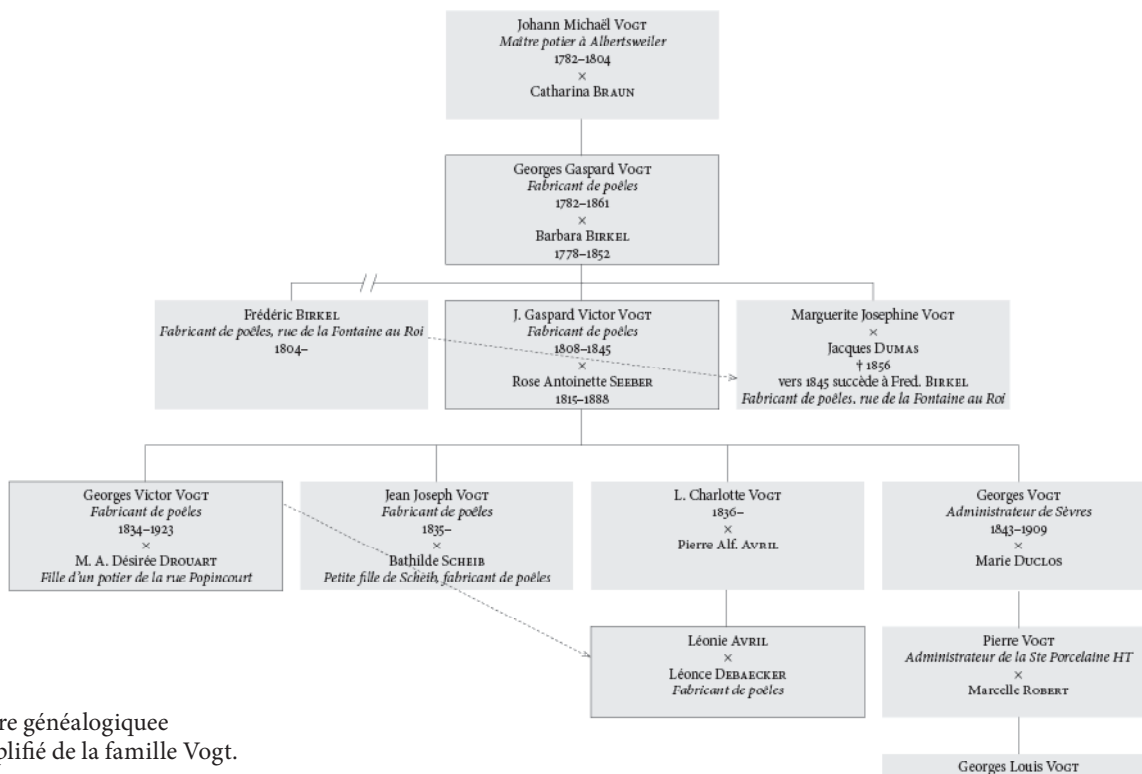
### Topographie

Le passage Charles Dallery où était située la manufacture Vogt, était une voie étroite aujourd'hui disparue, dénommée ainsi en 1877, parallèle à la rue Basfroi et perpendiculaire à la rue de la Roquette où il aboutissait alors à hauteur du n° 90. Dans les divers actes on trouve aussi les localisations *cul de sac de la rue de la Roquette, ruelle ayant son entrée par la rue de la Roquette, impasse de la Roquette, ou passage Vaucanson*.

Il est possible de remonter l'histoire de l'immeuble jusqu'au tout début du XVIII<sup>e</sup> siècle, le dernier acte de vente d'un immeuble non bâti datant de 1705, et l'origine de la construction se situant entre 1705 et 1719. En 1719, il y avait une petite mai-

son avec un jardin *planté d'arbrisseaux fruitiers et sept[sic] de vignes* et un puits<sup>41</sup>. Georges Gaspard Vogt acquit en 1821 un terrain assez grand d'environ 1 440 m<sup>2</sup> avec le puits, peu de bâtiments, et 24 arbustes en caisse: lauriers, orangers et grenadiers, moyennant la somme de 15 000 francs<sup>42</sup>. Il construisit dès avant 1835 tous les bâtiments formant la manufacture: bureau, forge, hangars, ateliers, les quatre fours, et les magasins<sup>43</sup> (fig. 7).

En 1985 nous avons encore vu les quatre fours, le marchoir avec le puits à margelle de pierre, ainsi que diverses salles qui étaient les ateliers et les magasins tant au rez-de-chaussée qu'au premier étage. Ces fours étaient d'autant plus intéressants que l'un d'eux avait sa voûte entièrement garnie de *culs de bouteille* en poterie tournée, d'une fabrication courante, du type de celles utilisées par les fabricants d'encre au XIX<sup>e</sup> siècle. Il existait d'ailleurs une fabrique de bouteilles de grès rue Basfroi, et des fouilles récentes de la Commission du Vieux Paris y ont exhumé précisément des bouteilles en grès. Rappelons que Gaspard Vogt, avant son installation passage Dallery, habitait rue Basfroi. Il y avait même travaillé dans la fabrique de bouteilles de son ami Kuentz. On ne peut manquer de relever des similitudes entre la manufacture Vogt et une ancienne maison subsistant aujourd'hui au 22, rue Basfroi, étudiée par Elisabeth Pillet, conservateur du patrimoine<sup>44</sup>. Construite au début du XVII<sup>e</sup> siècle, elle fut acquise en deux fois, en 1724 et 1750, par Nicolas Louette, maître potier de terre, dont



Arbre généalogique simplifié de la famille Vogt.

l'une des filles épousa François Tourasse, aussi maître potier de terre, appartenant à une dynastie de faïenciers solidement implantée dans le faubourg depuis 1726.

Vendu à la ville de Paris pour y construire des HLM, l'îlot, démoli vers 1988, fut entièrement remanié. Le passage Charles Dallery n'existe plus, l'implantation des HLM a complètement modifié le plan.

Cependant, quelques vestiges subsistent *in situ* : deux fours ont été en partie conservés dans un local où des panneaux présentent des photos de l'immeuble antérieures à la démolition. De plus, on y voit les œuvres de Vogt qui étaient restées sur place avant la démolition : des panneaux de carreaux à motifs géométriques ou un autre composé de 50 carreaux représentant un hallebardier, et surtout le magnifique poêle vert foncé à décor Renaissance, muni de ses ferrures, dont nous avons déjà parlé.

### Conclusion

Les progrès des modes de chauffage et notamment l'installation du chauffage central dans de nombreux immeubles, ont porté un coup fatal à l'industrie des poêles en faïence. La mode des grandes plaques de faïence utilisée par les décora-

teurs était passée. La fabrique de Lœbnitz subsista un peu plus longtemps que la manufacture Vogt-Debaecker s'étant orientée vers le débouché des faïences architecturales, mais elle disparut aussi entre les deux dernières guerres.

L'excellence de la technique des Vogt amena l'un d'eux, Georges (1843-1909), fils de Victor II Vogt et de Rose Seeber, à faire de solides études à l'École centrale. Il entra comme préparateur au laboratoire de l'illustre professeur Wurtz (1817-1884), apôtre français de la théorie atomique, et fut l'un des auteurs de son *Dictionnaire de chimie pure et appliquée* (1868). En 1879 il devint directeur des travaux techniques de la manufacture de Sèvres et collaborateur de l'administrateur Charles Lauth<sup>45</sup>. En 1893 il publia *La porcelaine*, ouvrage historique et technique.

C'est également aux Vogt que l'on peut attribuer la perfection technique de Théodore Deck qui, à deux reprises croisa l'histoire des Vogt par sa présence à la manufacture de poêles Dumas-Vogt et qui termina sa carrière, lui aussi, en tant qu'administrateur de la manufacture de Sèvres de 1887 à 1891.

Nous remercions vivement M. Georges Vogt qui nous a très aimablement donné accès à sa documentation familiale.

## NOTES

- 1 Actuellement conservé au musée Carnavalet. Ollivier a publié vers 1793 un ouvrage gravé: *Collection de dessins des poêles de forme antique et moderne de l'invention et de la manufacture du S. Ollivier, rue de la Roquette, Faubourg Saint-Antoine*.
- 2 Régine de Plinval de Guillebon, *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, 117<sup>e</sup> année, 1990, p. 159–218, et 129<sup>e</sup> année, 2002, p. 1–68.
- 3 Régine de Plinval de Guillebon, Dijon, Faton, 1995.
- 4 Arch. nat., Min. cent., CXXII, 1865, 3 décembre 1821, vente Hénin à Vogt, moyennant 15 000 francs.
- 5 Arch. de Paris, acte de mariage Vogt Birckel, 16 mai 1808, acte de décès de Georges Gaspard Vogt, 4 janvier 1861.
- 6 Arch. nat., Min. cent., CXXII, 2054, 22 septembre 1854, inventaire après décès de M<sup>me</sup> Vogt Birckel, décédée à Joinville-le-Pont, 14 août 1854.
- 7 *Ibid.*
- 8 Arch. de Paris, acte de mariage Vogt Seeber, 28 juin 1832; Arch. nat., Min. cent., CXXII, 1936, 23 juin 1832, contrat de mariage Vogt Seeber.
- 9 Arch. nat., Min. cent., CXXII, 1955, 4 juin 1835, bail Vogt Vogt.
- 10 Arch. nat., Min. cent., CXXII, 2016, 10 novembre 1845, inventaire après décès de Joseph Gaspard Victor Vogt.
- 11 *Ibid.*
- 12 Arch. nat., Min. cent., CXXII, 2072, 23 octobre 1857, liquidation des succession et communauté Vogt fils.
- 13 Arch. de Paris, acte de mariage Vogt Drouard, 3 mai 1858; Arch. nat., Min. cent., CXXII, 2075, 28 avril 1858, contrat de mariage Vogt Drouard.
- 14 Arch. nat., Min. cent., XXIV, 1209, 13 juillet 1861, liquidation et partage des communauté et succession Vogt Birckel,
- 15 Arch. nat., Min. cent., CXXII, 2193, 27 janvier 1877, vente et bail Vogt à Debaecker,
- 16 À partir du 1<sup>er</sup> avril 1919, la manufacture fut louée à l'entreprise de maçonnerie Ebstein, Marx et Cie, puis vendue en 1925 par les héritiers de Georges Victor Vogt. Cependant, la manufacture Debaecker figure encore dans l'*Annuaire des céramistes et verriers de France*, de 1921 (J. Hogrel, Paris).
- 17 Jules Lœbnitz. *Exposition universelle internationale de 1889 à Paris. Rapports du Jury international. Classe 20. Céramique*. Paris, Imp. Nat., 1891, p. 76.
- 18 *Cf.* note 12.
- 19 *Cf.* note 15.
- 20 *Cf.* note 10.
- 21 *Cf.* note 15. Le prix de reprise était calculé en tenant compte d'une remise de 32% sur les pièces de premier choix et de 50% sur celles de second choix.
- 22 Boyer, ancien fabricant. *Nouveau manuel complet du porcelainier, du faïencier, du potier de terre, du briquetier, du tuillier*. Paris, Roret, 1846, p. 166.
- 23 Alexandre Brongniart. *Traité des arts céramiques...* Paris, Asselin, 1877, 3<sup>e</sup> édit. avec notes de Salvétat, t. 2, p. 72.
- 24 Dans son *Traité des arts céramiques...*, Brongniart donne la formule précise, t. 2, p. 72. Georges Vogt qui rédigea l'article « poterie » dans le *Dictionnaire de chimie pure et appliquée*, de Charles Wurtz (Paris, Hachette, édit. 1876), donne la composition de la pâte de Vogt.
- 25 Archives familiales Vogt; *La céramique et la verrerie*, 1885, livre III, p. 9.
- 26 Brongniart, *op. cit.*, p. 102–105; *Exposition des produits de l'industrie française en Rapport du Jury central*. Paris, Fain et Thunot, 1844 (Faïences de poêles, t. III, p. 414–415).
- 27 Théodore Deck. *La faïence*. Paris, Quantin, 1887, p. 219–222. Deck ne cite pas Vogt bien qu'il ait fait ses débuts à Paris chez Vogt-Dumas, mais seulement Pichenot et Lœbnitz.
- 28 Boyer, *op. cit.*, p. 166.
- 29 Deck, *op. cit.*, p. 221.
- 30 Lucien Huard. *Le monde industriel*. Paris, Boulanger, s. d., t. 2, p. 865. Brongniart donne les définitions des différentes parties des fours (*op. cit.*, t. 1, p. 188–190): le *foyer*: lieu où se place le combustible; la *bouche à feu*: partie par laquelle l'air est aspiré; le *laboratoire*: lieu où l'on met les matières à cuire; la *cheminée*: chemin que suit le courant calorifique. Dans les fours carrés, la bouche et le foyer sont presque confondus. La chambre du foyer est percée d'ouvertures dites *carneaux* par lesquelles la flamme pénètre dans le laboratoire. Dans ces fours la chaleur était très élevée mais inégale et tout le savoir faire de l'enfournement était de placer à bon escient les pièces à cuire selon le degré de cuisson désiré.
- 31 Arch. Manufacture de porcelaine de Sèvres, U 19, L 3.
- 32 Boyer, *op. cit.*, p. 166.
- 33 Arch. de Paris, D1 P4, calepins du cadastre, 1852 et 1862.
- 34 *Cf.* notes 10 et 15.
- 35 *Cf.* note 10.
- 36 *Cf.* note 26.
- 37 *Cf.* note 10.
- 38 *Cf.* note 15.
- 39 Victor de Luynes. *Rapport sur la céramique. Exposition universelle internationale de 1878 à Paris. Groupe III. Classe 20*. Paris, 1882, p. 111.
- 40 Lœbnitz, *op.cit.*, p.76
- 41 Arch. nat., Min. cent., LXXXV, 300, 11 février 1705, vente Pulhyer à Guénard; XXXVIII, 178, 16 mai 1719, vente Guénard à Jacquin; LXXIV, 27, 29 février 1740, vente Jacquin à l'abbé de Roquette; CV, 1257, 12 août 1756, vente abbé de Roquette à Rousselet; I, 679, 12 messidor an 9 (30 juin 1801), vente héritiers Rousselet à Bourmancé; XVI, 972, 6 avril 1808, vente Krewell à Landru; CI, 949, 15 avril 1817, vente Landru à Hénain.
- 42 Arch. nat., Min. cent., CXXII, 1865, 3 décembre 1821, vente Hénain à Vogt.
- 43 Arch. nat., Min. cent., CXXII, 1955, 4 juin 1835, bail Vogt Vogt.
- 44 Elisabeth Pillet. Une ancienne maison du faubourg Saint-Antoine: le 22, rue Basfroi (XI<sup>e</sup> arr.) *Paris Patrimoine*, 3, 2007, p. 78–83.
- 45 Archives familiales Vogt; *Céramique et verrerie*, 15 août 1909, communiqué par Tamara Préaud, que nous remercions.